Kaoutar
Harchi

L'ampleur du saccage

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Héritiers maudits d'un effrayant geste collectif attisé par une féroce répression sexuelle qui, trente ans plus tôt, a profané le corps d'une femme et marqué leurs destins respectifs du sceau de la désespérance, quatre hommes liés par la fatalité du sacrilège traversent la Méditerranée pour connaître, sous le ciel algérien, l'ultime épisode de leur inconsolable désastre.

Sur un motif de tragédie antique, de crimes réitérés et d'impossible expiation, Kaoutar Harchi retrace, de la nuit d'une prison française à la quête des origines sous les cieux de l'Algérie, la fable funeste d'une humanité condamnée à s'entredéchirer dès lors que ceux qui la composent, interdits de parole ou ligotés par le refoulement de leur mémoire, sont rendus incapables d'exorciser les démons qui gouvernent leur chair animale.

"DOMAINE FRANÇAIS"

Extrait de la publication

KAOUTAR HARCHI

Née à Strasbourg en 1987, de parents marocains, Kaoutar Harchi, titulaire notamment d'un master de socio-anthropologie, assure depuis 2010 des enseignements en littérature et sociologie à la Sorbonne. Elle vit aujourd'hui en région parisienne.

DU MÊME AUTEUR

Zone cinglée, Sarbacane, coll. "Exprim'", 2009

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00113-1

KAOUTAR HARCHI

L'Ampleur du saccage

roman

ACTES SUD

A mes parents. Eternellement et au-delà.
Aux petites qui grandissent.
A D., m. a.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

AREZKI

Avec la fin de mes hallucinations viennent les bruits de la ville, les aboiements des chiens et sa voix qui m'appelle. Homme menteur, routier à tout faire, Si Larbi, mon étrange tuteur, s'absente des semaines et des mois mais revient toujours à la maison. Il est ce corps boomerang qui provoque ma colère tant il retient de secrets.

Attablé comme s'il allait s'endormir, sa mâchoire dessine dans l'air des cercles immenses ponctués par le claquement bestial des dents. Si Larbi, la cinquantaine grise, ingurgite et recrache. Noyaux et osselets. Il préfère la graisse à la chair. Apprécie peu le poisson et ignore le rythme des repas. Son dos ploie sous le poids. De sa carcasse hagarde, seuls ses yeux sont demeurés vifs. Si Larbi, continuellement affalé, rêve d'un ailleurs folklorique béni d'insouciance, bordé par une mer bleue tranquille. Il est pourtant assis là-bas, dans le salon, débordant de sa chaise, malodorant, prisonnier d'un univers étroit : son grand camion retapé à neuf, ses cartes routières, sa besace en cuir, son briquet, ses mouchoirs en papier. Ma cohabitation avec lui est une lutte sans violence où la présence de l'un provoque l'absence de l'autre. Au fil des jours, j'invente une danse miraculeuse qui offre à chacun de ses gestes son exact contraire. Mes mouvements forment un

Extrait de la publication

ballet fait d'évitements, de déviations ultimes, d'arrangements et de volte-face. Croiser Si Larbi, c'est me risquer à lui poser mille questions et cela ne servirait à rien. L'homme est symbole de silence. Alors, je guette. Les pas dans le couloir, les fenêtres que l'on referme, les tiroirs que l'on ouvre. Je me retiens d'aller aux toilettes, je patiente contre le chambranle de la porte, je rebrousse chemin, je sors, je rentre. Ces bruits esquissent dans mon esprit la géographie incertaine de lieux momentanément infréquentables.

Mon amour vacille au fil des départs. Lorsque Si Larbi s'en va vers de nouvelles destinations, je crains qu'il ne revienne plus jamais. Un accident de la route, une bagarre… J'y pense des heures durant et ma gorge se noue. Je me demande alors qui me dira, qui me racontera, qui acceptera d'aiguiller la quête d'un môme sans passé. Je n'appartiens à aucune terre, je ne descends d'aucune lignée, je suis là, simplement. Cause abandonnée au bon vouloir des mystères mutiques, je dérive le long des impostures, épuisé, car tous les ports d'accueil ont disparu : j'ignore d'où je viens.

Je pense peu à mon géniteur, seule ma génitrice m'obsède. Je suis en quête perpétuelle du ventre qui m'a porté et nourri, d'où j'ai froidement été expulsé. Jeté au monde. Depuis, j'erre sans avoir personne vers qui me retourner. Mais à qui me plaindre ? Mon sang est orphelin. Mon corps, sans autre corps. Il me faut connaître cette préhistoire de ma vie, essentielle à sa poursuite. J'ai dans la tête des voix muettes, des yeux fermés, le portrait d'une femme qui me tourne éternellement le dos. Mais je n'abandonne pas. Je fonde ma propre légende, récit de mon enfance, conte du présent, où les éléments imaginés se mêlent à ceux vécus.

Extrait de la publication

J'avance ainsi, traquant photos et cartes postales, lettres et billets de train. Je collectionne tout ce qui pourrait m'aider à comprendre. J'accumule des indices insignifiants, miettes d'informations, débris incohérents chipés dans des cartons, soustraits à la poussière des vieux classeurs, pistes de misère à travers lesquelles je recherche un fil conducteur. Logique interne de ma vie. Je voudrais savoir quel est mon peuple, quelle est ma lutte, moi qui suis issu d'un trou douloureux, aussitôt ouvert aussitôt refermé.

*

Mon nom est Arezki et, d'ordinaire, on ne m'appelle pas. J'ai trente ans et vis au sommet d'une tour claire noyée dans le ciel. J'ai cessé de fréquenter les cages d'escaliers aux odeurs d'urine tenaces, désormais je reste posté à la fenêtre de ma chambre mais partout mon air est irrespirable, je suffoque. La tête penchée dans le vide, les yeux fermés, je tente de comprendre le pourquoi d'une existence dénuée de sens, sans plaisir, menée à huis clos comme si le monde autour de moi avait disparu. Ma mère la première. Figure inconnue qui me hante, je l'imagine et me demande ce qui en moi vient d'elle ; je demeure sans réponse, abruti par la cruauté des énigmes et l'entêtement de Si Larbi à se taire. Avec le temps, j'ai fini par accepter son comportement. Ne disposant d'aucune ressource, je dépends entièrement de lui. Mon quotidien est fait d'ennui, de trafics, de questions. C'est le désœuvrement mêlé à ce sentiment de n'être rien.

A Paris, le travail n'existe plus. Nostalgique, je continue de fréquenter les usines et traîne sur les grands boulevards. Je squatte les dépotoirs pour

Extrait de la publication

observer, à travers les carreaux grossissants, les couples violents qui se déchirent et se recollent. Voyeur depuis mes quinze ans, je me nourris de l'affection des autres et rêve d'être séquestré par des bras amoureux m'assurant l'asile une nuit sur deux.

Les femmes me sont inconnues. D'elles, je ne sais que les formes animales et pornographiques. Le manque de confiance m'a toujours empêché de partir à leur rencontre et mes doigts ne font que parcourir les pages glacées des magazines. Durant de longues heures, la main glissée dans mon pantalon, je malmène et torture des corps qui ne m'ont rien fait. Auxquels je n'aurai peut-être jamais droit. Les filles sont chères aujourd'hui. Pénétrer c'est payer. Je ne suis plus un homme mais un sexe nomade en quête d'un refuge humide. Un sexe obsédé par lui-même, malade sous la pression du manque, prêt à se casser, un sexe courbaturé, pris de vomissements mais qui ne peut vomir. Pourtant, je sais que je ne suis pas seul. Alignés le long des trottoirs, réunis à l'entrée des immeubles, les autres puceaux surveillent les filles comme des vigiles amoureux. Ils parient sur celles qui se retourneront jusqu'à ce que l'un d'entre eux reconnaisse sa sœur, passante inconnue devenue cible des railleries. Il faut le dire : les mères peinent à tenir leurs filles qui, apportant le linge sale à la laverie, se donnent en spectacle. Actrices méditerranéennes prises au jeu des regards, inconscientes des risques encourus à l'idée de provoquer des mâles aussi beaux que dangereux. Dans les rues, on siffle et on crache.

Chaque semaine, les habitants de la ville se trouvent une nouvelle figure expiatoire. Ils vivent des vengeances plein la tête, rejouent des guerres

Extrait de la publication

ancestrales autour d'une partie de cartes. Tous cultivent une haine innée si bien que les fils deviennent les héritiers forcés des grandes violences. Ces fils se connaissent entre eux. Ils ont mordu le même sein, partagé la même couche et dans la nuit éprouvé les mêmes plaisirs. Les secrets n'existent pas dans ce genre de clan. Les hommes sont des transparences en blouson de cuir qui se laissent pénétrer par la curiosité familiale. Le partage est une règle proche de l'inceste.

Loubards mariés à leur paquet de Gitanes, les garçons errent d'escaliers en abribus. Ils fuient le froid des hivers durablement installés et roulent, des heures durant, dans des voitures sans phares. La tête enfouie sous des capuches épaisses, je crois qu'ils pensent à toutes ces filles parties vivre ailleurs, près de la lumière et qui, sûrement, ne reviendront plus. Rien ne peut faire oublier cette douloureuse disparition des vagins et chacun la supporte comme il peut. A coups de joints, de beuveries, de piqûres pour combler le manque de l'autre, masquer la honte de soi mais rien ne soulage, ni les affiches grand format, ni les films, pas même les sex-shops.

*

Allongé dans mon lit, la nuit creuse. J'entends les pneus qui crissent, les freinages à répétition, musique baroque des klaxons. A travers les cris des concierges alarmés, je devine les concerts qui se préparent. J'ai besoin de rompre tout contact avec la réalité, alors je bois, fume ; des nuages flottent autour de moi, envahissent ma chambre au point de former des oasis ultimes qui amplifient mes rêves et me voilà en pleine hallucination, qui

Extrait de la publication

dérive de délire en divagation. Je vois une femme qui n'existe pas, la Cendrillon enferrée. Farouche matelot sur une barque à la dérive, je suis guidé par un drapeau noir funeste qui me pressure le cœur, m'attire au-delà des rochers. Elle, l'étrangère, est ce qui n'est pas de ce monde, domine mon imagination du haut de ses ruines romaines et me bouleverse. Son chant ne me quitte pas, se mêle aux sérénades des voitures lancées à toute vitesse dans la ville des grandes tours lumineuses, fissure ma mémoire de notes abyssales dont le fond n'est autre que cette zone cinglée, mon enfance saccagée. L'eau suinte des tuyaux rompus et les murs tournoient. Je titube, tombe, me relève, retombe. Je voudrais descendre de ce manège infernal. L'air qui entre par la fenêtre ne me suffit pas, alors je me précipite dehors et respire à pleins poumons. Peu à peu, je retrouve mes esprits.

Les voitures sont lancées dans des courses folles. A chaque seconde, je risque de me faire écraser par des automobilistes euphoriques qui célèbrent le mariage d'un homme et d'une vierge. A quelques mètres de là, la grande salle municipale est prise d'assaut par des femmes vêtues de robes multicolores et pailletées. Tailles serrées et hanches larges. Mon regard ne sait plus où se poser. Sur ces poitrines qui dodelinent, ces fessiers remontés, ces visages fardés ou encore ces bouches constamment ouvertes ? Je me rapproche, affamé et nerveux. La mariée toute blanche n'a pas encore rejoint la grande salle. Elle fait quelques pas ici et là, suivie par des filles plus jeunes qui envient son nouveau statut d'épouse. La mariée écarte les chariots métalliques qui barrent son chemin et avance sans se soucier de sa longue traîne que salissent les flaques d'eau et la poussière. A pas lents, je me mêle

Extrait de la publication

à toutes ces demoiselles. Leurs regards me fouillent puis se retirent. J'y suis indifférent, ne désirant que rester là, parmi elles, unique homme du harem. Connaître leur prénom et me nourrir des odeurs de sang et de lait. J'attends plusieurs minutes, égaré à l'arrière du cortège. Personne ne m'adresse la parole. Les filles ne pensent qu'à chanter et à s'étreindre. Du regard, je m'accroche à une petite brune qui marche seule, à distance de ses amies. Elle semble indifférente à tout. Sa présence n'apporte rien à la cérémonie, ni ne la perturbe. Elle avance dans le vague, la robe mal ajustée. Fragile, elle vit éloignée de tous. Je la suis durant plusieurs minutes puis m'avance près d'elle, le cœur moite. Au fur et à mesure, mes pas se mêlent aux siens jusqu'à ce que nos ombres, sur les murs de la ville, ne forment plus qu'une grande tache. J'ai la soif qui enfle. Je lui parle enfin, elle me repousse et c'est intolérable, alors, la saisissant par les cheveux, je passe mon avant-bras autour de sa gorge, ma main sur sa bouche, la tire contre moi. Lui interdis de hurler. Nous débouchons sur une ruelle sombre. Je la plaque contre un mur et lui ordonne de se déshabiller. Elle qui ne m'a pas voulu, qui m'a ignoré, elle qui s'est moquée de ma maigreur, désormais doit payer. Je découvre ses courbes. A elle seule, je sais qu'elle pourrait combler les années de retenue où, abandonné à ma chambre, j'ai dû me soulager sous des draps déjà salis la veille et que je m'apprêtais à salir à nouveau dès le lendemain. Sa bouche et son ventre sont, au fond, ce que j'ai toujours attendu et les voici maintenant, à quelques centimètres de moi.

Son corps tremble contre le mien et je sens ma peau gonfler. Mes mains s'aventurent dans ses cheveux, redescendent vers son dos, je m'enfonce au

Extrait de la publication

cœur de ces bois secrets, me rêvant à demi avalé par son sexe nubile. Je donnerais beaucoup pour que nos corps baignent dans la touffeur de nos attractions réciproques et se murent dans l'adoration. Le temps des jouissances est proche. Mais la voilà qui gémit, crie, brise mes espoirs d'union.

— La ferme !

Elle ne m'écoute pas. Elle est pleine de suppliques, de plaintes et de râles mais, à la vue du couteau, elle plonge d'un coup dans le silence. Je sens sa chair lutter, résister puis céder sous la pression de ma lourde main. Ses yeux se détournent de moi, ses ongles se retirent de ma joue. La petite Arabe tombe à terre. A la vue de son corps étalé sur les dalles, j'oublie de respirer, j'oublie de la sauver, de recouvrir son visage de ma veste, j'oublie d'appeler les secours, j'oublie de reprendre le couteau et de m'enfuir, j'oublie de demander pardon, j'oublie de prier Dieu, j'oublie que Dieu n'existe pas, j'oublie mon nom. Je n'ai pas voulu cela ! Les bras enserrant mes genoux, me balançant d'avant en arrière, je reste près d'elle, terrorisé par les rigoles rouges qui se forment sous son ventre. Mes vêtements sont éparpillés à même le sol, aucun bruit ne se fait plus entendre, l'espace est désolé.

C'est ainsi que les choses commencent.

Extrait de la publication

Arezki a été arrêté et, quelques mois plus tard, il était condamné pour meurtre au premier degré. On vient de le conduire à la prison.

Sur sa chaise, Arezki ne bouge pas. Ses yeux sont baissés, ses mains tremblent. Son front est en sueur. Il attend qu'on lui remette ses vêtements de détenu. Il a faim. Et froid. Démangeaison, pupilles dilatées. Les gardiens le surveillent et leurs matraques nerveuses virevoltent, fêtent dans la brutalité l'arrivée matinale d'un nouveau prisonnier. Arezki se fait dessus. On jette une chemise et un pantalon à ses pieds. Il se dépêche de les ramasser, maladroit. Le directeur de la prison approche. Les gardiens disparaissent.

— Bienvenue.

L'homme est d'allure imposante. Veste noire sur chemise blanche, foulard élégant autour du cou.

— Je n'ai rien à faire ici, lance Arezki.
— Ce ne sont pas les conclusions de votre procès.
— Non, c'est impossible !

Le directeur esquisse un sourire navré.

Extrait de la publication

— Je voudrais passer un coup de fil !

Le directeur s'approche d'Arezki et pose sa main sur son épaule.

— A qui ? Ton père ?
— A un homme…
— Tu ne peux appeler personne, je suis désolé. Il viendra sûrement te voir au parloir !
— Je ne crois pas !

Arezki prend sa tête entre ses mains, anéanti. Le directeur ne le quitte pas du regard.

— Bon, je vais voir ce que je peux faire. Comment s'appelle cet homme ? Tu as un numéro où je pourrais le joindre ?
— Son nom, c'est Si Larbi.
— Si Larbi, tu dis ?

Le directeur a un violent mouvement de recul. Sa mâchoire se raidit.

— Oui, pourquoi ?
— Tu pourrais me le décrire, cet homme ?
— Il a la peau brune, il n'est pas très grand, plutôt rond… Pourquoi ?
— Et toi, comment tu t'appelles ?
— Arezki.

Le directeur a rejoint son bureau en courant, et s'y est enfermé. *Si Larbi*, a dit le jeune prisonnier… Le directeur n'a aucun doute : il ne peut s'agir que de son ami Si Larbi, rencontré à Alger du temps de son enfance. Etranges retrouvailles. Le directeur ne sait que faire. Informer Arezki qu'il connaît Si Larbi ou, malgré les années d'absence, contacter

Extrait de la publication

Si Larbi pour l'informer qu'Arezki est en prison – à moins qu'il ne choisisse de poursuivre sa route comme si de rien n'était ? L'après-midi passe. Le désarroi grandit.

Bien souvent, le directeur s'est souvenu de ces deux êtres avec lesquels il avait vécu dès son arrivée en France, dans un baraquement de fortune, durant cinq ans. Désirant s'affranchir du travail de forçat, de la misère, rêvant de se consacrer à ce pour quoi il croyait être fait, les études, il avait décidé, un jour, de les abandonner à leur sort et de partir vivre ailleurs, là où son destin l'attendait. Le temps passant, installé dans une existence meilleure, le directeur se demandait ce qu'avaient bien pu devenir Si Larbi et Arezki, s'il les reverrait un jour. Il lui arrivait de se promettre que, si une seconde chance lui était donnée, il n'hésiterait pas un instant et réparerait ses erreurs et cette chance, à cet instant précis, enfin, se présente à lui. Le directeur passe un peu d'eau froide sur son visage. Il se recoiffe, noue son foulard comme il convient et, d'un pas déterminé, il rejoint la cellule d'Arezki. Recroquevillé sur le lit, ce dernier n'a pas bougé.

— Il ne faut pas que tu aies peur, rien ne peut t'arriver de mal ici, dit le directeur.

Arezki se lève et s'avance vers les barreaux.

— J'ai vu un rat.

Arezki ne cesse de regarder vers le sol, inquiet à l'idée que le rat réapparaisse. Le directeur s'approche des barreaux métalliques.

— Je voudrais t'aider…

Les yeux du directeur se chargent d'eau.

— Ce soir, je viendrai te voir et je te ferai sortir !

Arezki retire brutalement sa main.

— Pourquoi est-ce que vous feriez ça ? Qu'est-ce que vous attendez de moi ?
— Calme-toi, Arezki, rien, je n'attends rien de toi. Je veux simplement t'aider !

Le directeur baisse la tête et remonte le foulard sur sa nuque. Il repart, avalé par l'obscurité des longs couloirs.

*

A quelques centaines de mètres de la prison, dans un café, plusieurs surveillants pénitentiaires fêtent leur départ à la retraite, entourés par leurs proches et des collègues de travail. L'alcool coule sans fin, des verres se brisent, les félicitations pleuvent. Bonheur d'une retraite tant attendue. Ryeb, un jeune gardien, ce soir, n'a pas le cœur à rire. Il sait qu'il lui reste encore des milliers de rondes de nuit, d'inspections de chambres, de fouilles au corps à réaliser avant de pouvoir prétendre au repos. Ryeb s'ennuie, passe sa main dans ses cheveux. Ryeb noue ses lacets et, discrètement, quitte le café. S'asseyant sur le trottoir, il coince sa cigarette au coin des lèvres et s'immobilise. Echoué parmi les carcasses de voitures désossées, Ryeb se replie sur lui-même. Il rêve de se sauver d'ici où rien ne le retient : sa mère Monique est morte. Il l'a pleurée des jours et des nuits, agenouillé à même le sol dans cette chambre d'hôpital. Les infirmiers et les médecins

ont cru que lui aussi allait mourir. De chagrin. *Si seulement*, pensait Ryeb. Mais nous ne mourons pas, non c'est pire que cela, nous voyons notre mère mourir, nous arracher le cœur et nous le rendre en morceaux. Notre existence, désormais, sera faite de ces morceaux que nous portions en nous, sans nous en rendre compte, car nous pensions naturel d'avoir une mère vivante. Ryeb, d'une seconde à l'autre, a compris que sa mère, plus jamais, ne lui parlerait, ne le consolerait, ne serait belle. Le passé, d'un coup, l'a envahi. Ryeb s'est alors installé dans le malheur, pensant qu'il se rapprocherait ainsi de sa morte. Longtemps, il a refusé d'aimer, de sourire, de vivre, tandis qu'elle gisait, abandonnée, là-bas, dans son terrible lieu. Au-delà de tout, il est avec elle, dans la douleur.

Ryeb, le regard vissé sur l'horizon, aperçoit deux silhouettes qui marchent d'un pas vif. Intrigué, il les suit du regard puis entame une deuxième cigarette tandis qu'au bar, maintenant, les surveillants chantent et dansent. Ryeb se relève et s'appuie contre un réverbère. Cette fois-ci, il fixe plus attentivement les deux hommes qui se hâtent dans la nuit et reconnaît peu à peu l'allure pressée de son chef, le directeur de la prison, suivi avec peine par le jeune détenu arrivé en matinée, Arezki. Ryeb est stupéfait par ce qu'il voit. Pendant plusieurs secondes, il s'interroge, hésite, mais sa curiosité l'emporte sur tout et Ryeb, en toute discrétion, se glisse dans leur sillage.

bonne idée. Il y aura donc un titre. Qui marque comme un prénom. Une image qui émeut comme un visage. Et un texte qui m'abritera. Avec le début de mes hallucinations, me reviennent des histoires.

Extrait de la publication

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD

Extrait de la publication